

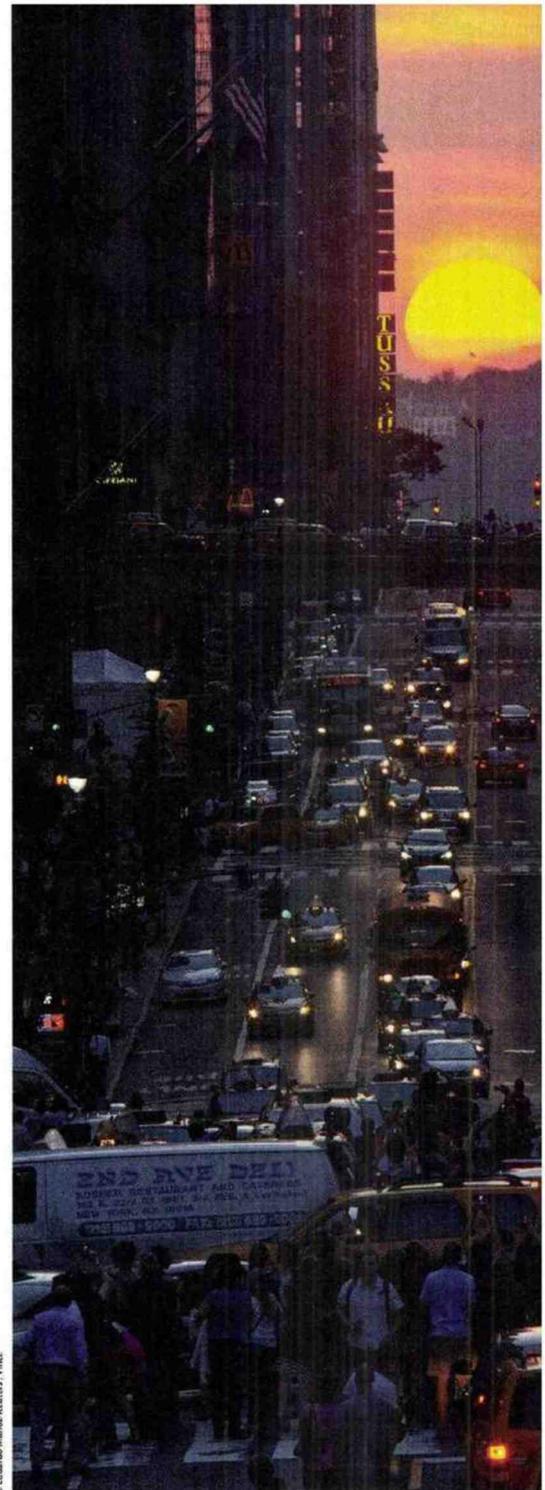


Tangente
PORTFOLIO

À la recherche du temps perdu

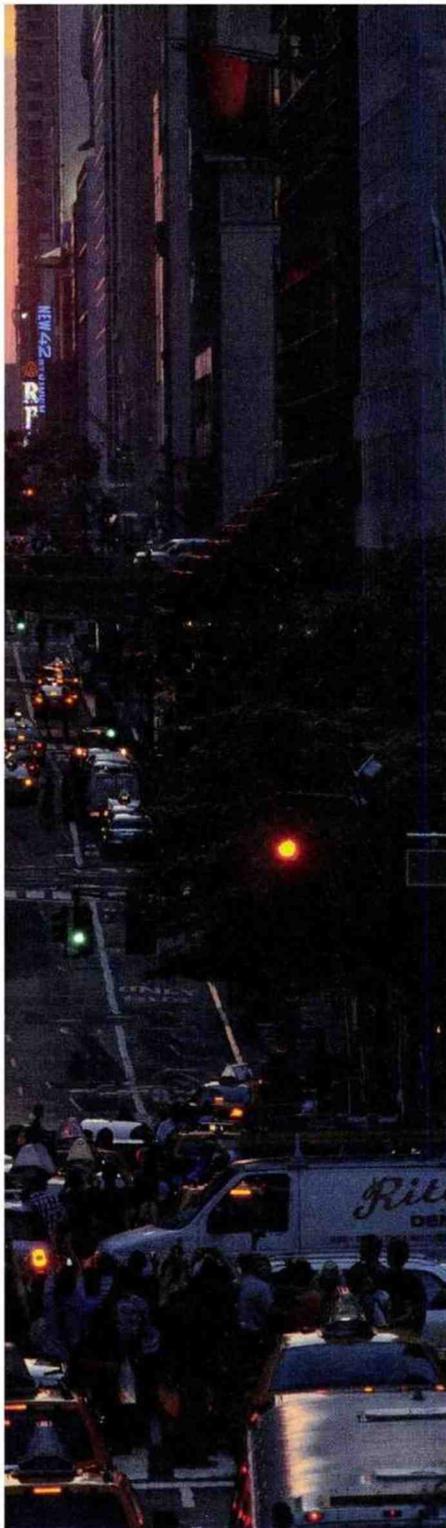
Pourquoi nous laissons-nous si facilement voler notre temps par le travail mais aussi par les écrans? Sommes-nous capables de nous le réapproprier dans toutes ses dimensions? Nous avons invité **Pascal Chabot**, qui vient de publier *Avoir le temps* (PUF), à explorer nos expériences temporelles contemporaines en méditant sur six photographies.

Propos recueillis par **Alexandre Lacroix**



© Eduardo Munoz Baeza - Virex





**PASCAL
CHABOT**

Philosophe, professeur à l'Institut des hautes études en communication sociale (IHECS) à Bruxelles, il s'est fait connaître du grand public par *Global Burn-Out* (PLIE, 2013), où il compare le burn-out des travailleurs contemporains à l'acédie des moines du Moyen Âge, et le *Traité des livres qualifiés* (PLIE, 2019), où il soutient que la qualité – plutôt que la quantité – sera l'enjeu du XXI^e siècle. Avec *Avoir le temps. Essai de chronosophie* (PLIE), paru début février, il propose une méditation sur les différents rapports au temps entretenus par notre civilisation.

LES LOIS DE LA NATURE

Manhattanhenge. Sur la 42^e rue à New York, lors des solstices d'été et d'hiver, le soleil descend entre les façades (ici le 29 mai 2019).

« **C**e que j'appelle le temps du Destin nous vient des civilisations anciennes. C'est le temps du cosmos, le rythme de la nature sur lequel nous n'avons aucune influence. La course du Soleil, dans le ciel, suit au fil de l'année une évolution qui lui est propre et que nous ne saurions modifier. De la même manière, la période de la gestation du petit humain – neuf mois – ou le nombre d'années que nous avons à vivre nous sont imposés. Dans cette temporalité du Destin, le passé règne en maître, dans la mesure où ce qui a été sera – à l'instar du solstice d'été qui revient périodiquement, des marées océaniques ou des phases de la Lune. Et, en même temps, tout a un terme, puisque la nature est régie par des processus de destruction et de recréation.

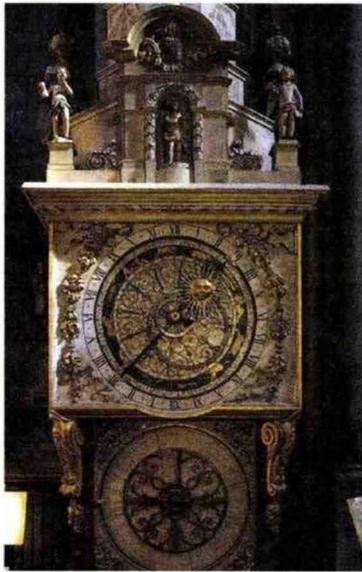
De toutes les pages Wikipédia, celle consacrée à "l'avenir de la Terre" est l'une des plus belles. Elle raconte comment, dans 1,1 milliard d'années, la luminosité du Soleil augmentera, les océans s'évaporeront lentement, le scénario le plus probable étant que notre planète se retrouve absorbée par le

Soleil devenu une géante rouge d'ici quelque 7,5 milliards d'années. Je vois dans cette page la preuve de notre humilité aussi bien que de notre intelligence.

Par opposition à ce temps du Destin, cyclique et marqué par l'inéluctable, on a coutume d'affirmer que l'histoire humaine, tant du point de vue collectif qu'individuel, est linéaire. Lorsque nous parlons de la croissance ou du progrès, nous faisons le pari que cette ligne de l'histoire humaine est ascendante. Mais ce que cette photographie du Manhattanhenge saisit avec une sorte d'évidence, c'est que la linéarité n'a pas congédié la cyclicité. En effet, le temps de la ville iconique du Progrès, New York, peut encore être suspendu, arrêté au moment du solstice d'été, pour quelques minutes d'admiration presque archaïque, qui reconduisent les citoyens à la nature. Le Manhattanhenge rappelle non seulement les monolithes de Stonehenge dans le sud de l'Angleterre, alignés dans l'axe du Soleil lors du solstice, mais aussi les cadrans solaires des Égyptiens. Ainsi, le Progrès n'a pas terrassé le Destin, et nos vies sont prises entre les deux schémas, entre la ligne et le cycle, sachant qu'à la fin, ce qui domine et l'emporte, ce sont les lois de la nature. »

UN RÊVE DE MAÎTRISE

Horloge astronomique (XIV^e siècle) de la cathédrale Saint-Jean à Lyon.



« **S**ur cette horloge, on retrouve le Soleil, sculpté en bronze, placé au centre et anthropomorphisé. Mais ici, vous voyez s'exprimer une autre mentalité, un trait typique de la modernité. Il n'a pas fallu attendre René Descartes et son *Discours de la méthode* (1637), où il déclare que les hommes doivent se rendre "comme maîtres et possesseurs de la nature", pour que le fantasme de la maîtrise technique soit déjà bien installé. Ici, c'est l'industrie humaine qui montre qu'elle peut modéliser et simuler les cycles cosmiques. Plus encore, les Modernes se sont mis à concevoir l'ensemble de la nature comme une immense mécanique et ils la comparent souvent à une horloge – dont Dieu serait l'horloger. La vision mécaniste et déterministe des débuts de la science moderne est largement subordonnée à cette métaphore horlogère.

C'est dire la puissance symbolique des horloges dont les grandes villes européennes se dotent à partir de l'invention du balancier

ou du foliot, vers 1300. Quand le clocher sonne les heures – sur cette horloge, vous avez un cadran de deux fois douze heures –, la société des humains est mise au pas, prise dans ce projet de compartimentage et de domination. Voilà l'émergence du mythe du Progrès : chez les Modernes s'affirme l'idée que le futur ne sera pas seulement ce que la nature ou une divinité a décidé qu'il soit, mais que nous en serons les artisans, ou les co-artisans avec l'aide de Dieu qui invite à nous engager sur la voie de la Providence.

L'horloge, c'est aussi l'instauration d'un temps commun, ce qui va avoir un impact décisif sur l'efficacité du travail. Désormais, dans les monastères mais aussi à l'extérieur, à la ville mais aussi à la campagne – le mot « campagne » vient de *campo*, « clocher » –, les mêmes cadences s'imposent, et les efforts sont synchronisés. L'historien du temps David Landes a écrit que, sans les horloges, l'Europe serait restée une "banlieue brumeuse de la Méditerranée". De fait, l'enrichissement de l'Europe puis son hégémonie sont liées à la maîtrise du temps et aux gains de productivité qu'elle génère, mouvement dont Charles Taylor au XX^e siècle ne sera qu'un épigone. L'un des appels d'offres les plus richement dotés par les gouvernements portugais, espagnol, hollandais ou français, concernait la construction d'une horloge qui pourrait fonctionner en mer – car un foliot embarqué est détraqué par le tangage. La mesure du temps à bord d'un vaisseau est indispensable pour calculer la longitude et donc pour tracer sur la carte une route maritime précise. C'est John Harrison qui, vers 1730, a remporté le prix et construit le premier chronomètre de marine, en se servant de ressorts – l'horloge ayant besoin d'engrenages mais aussi d'énergie. Cette invention va avoir de lourdes conséquences, les grandes navigations étant le support matériel de l'essor du capitalisme et de la première globalisation. Comme l'a bien résumé le philosophe allemand Peter Sloterdijk dans *Le Palais de Cristal* [2006], "le fait central des Temps modernes n'est pas que la Terre tourne autour du Soleil, mais que l'argent court autour de la Terre". »

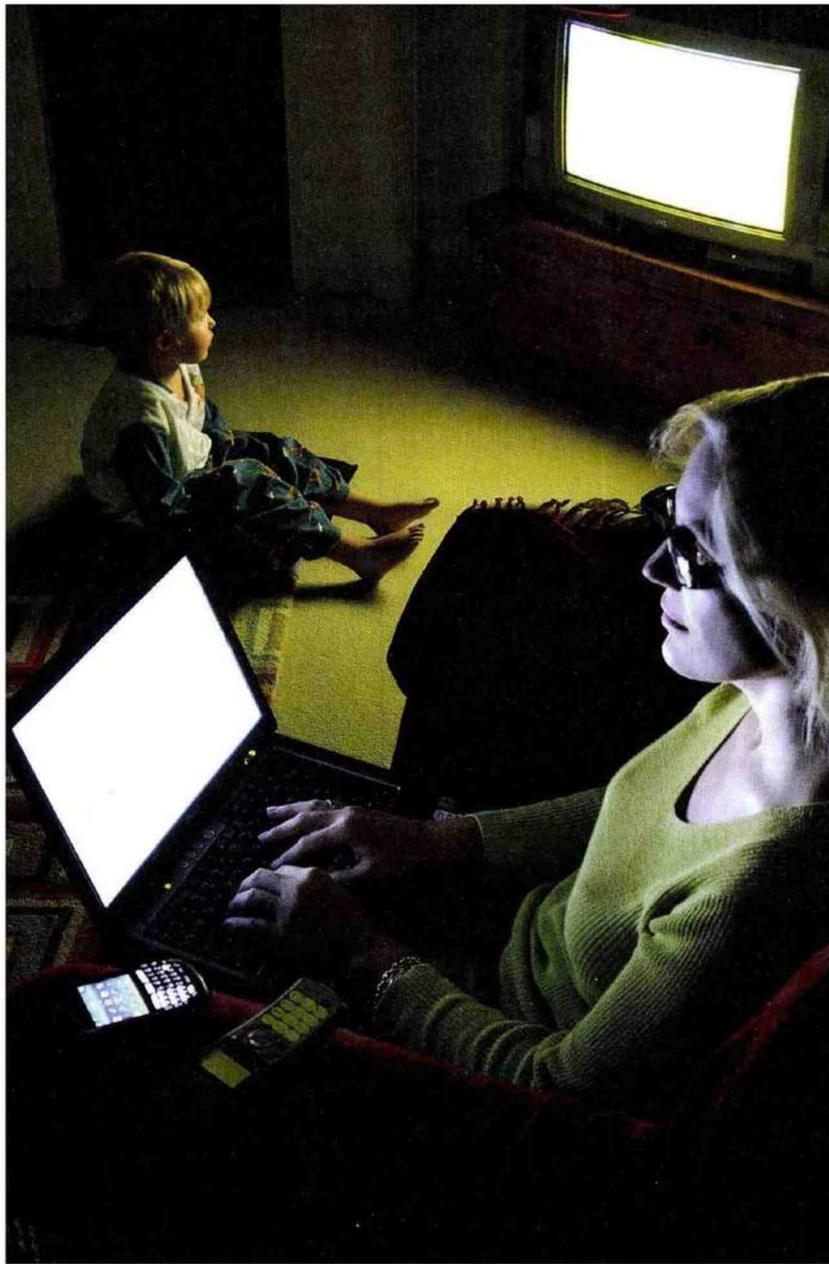
DANS LE CUL-DE-SAC DU PROGRÈS

Robert Smithson, *Spiral Jetty* (1970), œuvre de l'artiste sur le Grand Lac Salé (Utah).

« **R**obert Smithson est l'un des pionniers du Land Art, donc du courant esthétique qui prône l'intervention de l'artiste sur la nature elle-même. Il a fait construire cette jetée sur une rive du Grand Lac Salé, dans l'Utah, défigurée par l'industrialisation et les carcasses de voitures. L'artiste voulait réhabiliter le lieu mais aussi, avec son œuvre, dénoncer la dévastation de la nature par le Progrès. Son geste a été de créer une jetée spiralee. Vous croyez que, grâce à la jetée, vous allez pouvoir avancer et embarquer vers les lointains. Mais si vous l'empruntez, il vous faudra revenir sur vos pas, tourner en rond et vous retrouver dans un cul-de-sac – Smithson appelait « *dead end* » l'extrémité de cette installation. L'œuvre date de 1970 et signe, à mon sens, la fin de la croyance naïve au Progrès. On prend conscience que la trajectoire s'involue, qu'elle risque de nous ramener en arrière, de nous bloquer.

J'ai parlé de temps linéaire et de temps cyclique, mais je pense qu'il faut aussi s'intéresser au temps spirale – la spirale étant une figure géométrique de réconciliation de la ligne et du cercle. De deux choses l'une : soit vous empruntez la spirale en partant du centre, et vous décrivez alors des orbites toujours plus grands, vous êtes en dilatation, dans l'espoir ; soit vous êtes la spirale dans l'autre sens, et elle vous enferme dans son point de départ, elle devient dépressive. Dans le second cas, vous avez une image du temps enfermé qui anticipe sur les mises en garde des collapsologues. »





CAPTIFS D'UN PRÉSENT TOTAL

Catherine Balet, série « Strangers in the Light » (2009).

C e qui est commode avec les photographies représentant des objets technologiques, c'est qu'on peut les dater à quelques années près, et là, avec le BlackBerry, on sait qu'on est dans les années 2000. Présence de l'écran, humains extatiques devant le pixel, happés par ce trou blanc: cette photo montre que l'on peut

© Catherine Balet

désormais décrire nos vies comme une succession de "temps d'écran". Il y a le temps d'écran consacré au travail, à Zoom, celui accordé à Facebook, à la télévision, au smartphone, aux séries. Chacun de ces temps d'écrans est rentable pour l'opérateur.

De toutes les technologies, l'écran est sans doute l'une des plus géniales, qui doit sa force à ce qu'elle capte l'un de nos plus

anciens instincts – notre attention est attirée par ce qui bouge dans le champ de vision. C'est l'oiseau s'envolant, le buisson qu'une bête remue qui attire notre œil, car le mouvement amène la nouveauté – opportunité ou danger –, tandis que ce qui est statique nous ennueie. Regardez les rectangles sur ce tapis: par rapport aux écrans, ce sont de vieux rectangles, inertes donc inintéressants. De plus, les écrans d'aujourd'hui donnent l'heure, et comme ils sont souvent connectés, celle-ci est synchronisée automatiquement en cas de changement de saison ou de fuseau horaire.

C'est pourquoi nous avons là un schéma civilisationnel qui n'a plus grand-chose à voir avec le Destin ni avec le Progrès, et que j'ai appelé dans mon essai l'Hypertemps. L'Hypertemps a plusieurs caractéristiques. Il a vaincu l'espace – dans le temps des écrans, l'information nous arrive instantanément, les distances ne comptent plus. Il est immédiateté. Le passé peut y être présent. Plus généralement, l'écran est un dispositif de capture de tout ce qui est absent dans le présent. Par ailleurs, l'Hypertemps est un temps à rebours. La première chose que fait une machine qui doit effectuer une tâche, c'est de calculer combien de temps cela va lui prendre – ce fichier, pour être téléchargé, demandera-t-il 4 ou 22 minutes? En entrant dans l'Hypertemps, nous sommes nous aussi projetés dans ce temps à rebours. Les écrans nous informent, nous disent quand arrivera le bus ou le métro; le logiciel de navigation actualise en permanence la durée de notre déplacement jusqu'à notre destination. La grande différence entre une réunion en présentiel et une réunion virtuelle, c'est que, pour cette dernière, l'extrême ponctualité est requise. Très quantifié, l'Hypertemps ne supporte pas l'à-peu-près, il a valeur d'injonction.

Enfin, il existe un partenariat très spécial entre l'humain et son écran: il y a création d'une bulle. Vous voyez sur cette image que, si l'enfant n'avait pas lui-même un écran, s'il ne possédait pas sa bulle, sa mère lui serait inaccessible, car ces bulles attentionnelles sont presque infranchissables. Pour les jeunes générations, je serais partisan d'une éducation et d'une sensibilisation. Il ne s'agit pas de leur imposer la déconnexion mais de les sortir parfois de l'Hypertemps: par exemple, pour s'ouvrir au temps de la nature ou de la narration littéraire. Cependant, les ingénieurs de l'esprit que sont les scénaristes des séries ou les concepteurs des interfaces ont une science de l'attention si précise qu'ils mènent presque une concurrence déloyale à tous les autres supports: qui a la patience de lire Leibniz, s'il a Netflix? »

Tangente
PORTFOLIO

FORGER DES FUTURS ALTERNATIFS

Clock of the Long Now (« horloge du long maintenant ») conçue par Danny Hillis.
Cette horloge dont la construction est financée par Jeff Bezos pour un montant de 42 millions de dollars donnera l'heure pendant dix mille ans (Mont Washington, Nevada).

Comme on le sait depuis longtemps, il existe une **techno-esthétique**, et c'est nettement visible sur cette photographie, qui montre des alliages d'acier méticuleusement choisis pour qu'il n'y ait ni rouille ni usure. Si cette horloge, alimentée par la chaleur du Soleil, fonctionne vraiment dix mille ans, comme le promettent les ingénieurs engagés par Jeff Bezos, elle sera le seul invariant, la seule trame continue de la période qui s'annonce. Elle sera encore là quand tout aura changé. Sera-t-elle considérée, dans plusieurs millénaires, comme un témoignage de la haute science du passé par des humains ramenés à un âge de pierre, s'il y a un retour au chaos? Ou, au contraire, comme une technologie arriérée, à l'image d'un silex taillé?

Traditionnellement, nous sommes habitués à considérer que le temps long est celui de la nature, le temps court, celui de la technologie, et que le second devrait essayer de trouver sa place dans le premier, de ne pas trop le perturber. À l'heure du changement climatique, où d'aucuns pensent que d'ici quelques centaines ou milliers d'années, la Terre sera inhabitable pour les humains, le temps de la Nature se voit néanmoins assigner un Délai. Il y aurait devant nous une

catastrophe, une apocalypse. L'"horloge du long maintenant" représente une transgression technologique de ce Délai: il s'agit, par un artefact, de retrouver le temps long qui semble perdu pour la nature. Henri Bergson a déjà écrit qu'on oublierait moins vite les machines que les événements historiques, car elles mettent plus de temps à disparaître. On perdra plus vite la trace, soutenait-il, de la Révolution française que des locomotives à vapeur, car celles-ci ne se désagrègent que très lentement.

Le pronostic de la collapsologie est qu'aucun temps long ne peut nous être offert par la civilisation technique. C'est là l'immense problème de ce courant de pensée, qui impose aux jeunes générations une absence de futur – ce qui est pour moi non seulement insupportable mais en soi problématique. Avoir 20 ans et s'entendre dire qu'on n'a pas de futur est une épreuve redoutable, dans laquelle on ne peut rien faire de mieux que de tenter le contre-pied en s'inventant des futurs alternatifs. Celui de Jeff Bezos n'est que mécanique, or un futur alternatif complet devrait comprendre une aventure pour l'humain. Ce qui peut rouvrir le futur, c'est la technologie avec l'humain et non leur séparation. Je ne crois pas à une humanité future qui vivrait sans la technique. »



SE SAISIR DU POSSIBLE

Un cerf axis sauvage dans les rues de Trincomalee (Sri Lanka), photographié durant le confinement contre le Covid-19, le 31 mars 2020.

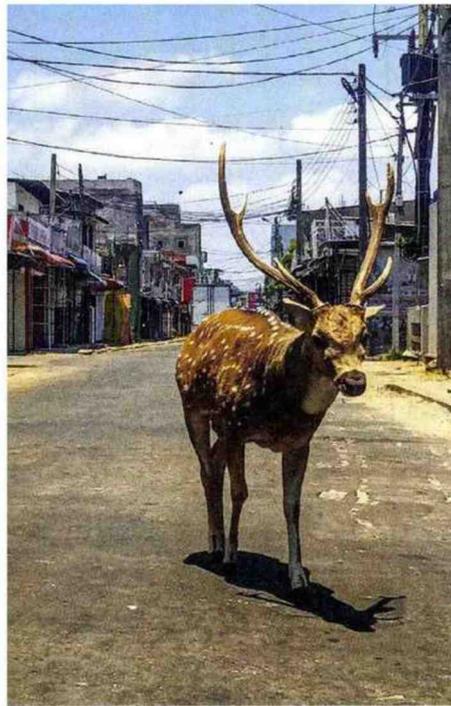
« Après le Destin, le Progrès, l'Hypertemps, le Délai, j'ai identifié dans mon essai

Avoir le temps un cinquième régime temporel ou encore un

cinquième schéma de civilisation, que j'ai baptisé l'Occasion. Il s'agit d'une transposition en français du concept grec de *kairos*, qu'on traduit souvent par "moment opportun". Le *kairos* est tout à la fois un concept d'action et de contemplation, qui a le mérite de rebattre les cartes du passé, du présent et du futur. L'Occasion, c'est l'événement dans lequel une nouveauté fait irruption dans ce qui est ordonné, pour requalifier le temps tout entier. Avant d'approfondir ce point, je voudrais souligner qu'une stratégie fréquente chez l'humain est de se servir du temps pour échapper au temps. Par exemple, je vais passer la journée à préparer un repas pour des personnes que j'aime, mais dans le but que, durant ce repas, le temps soit en quelque sorte aboli, que nous ne regardions plus nos montres.

L'occasion, c'est cette autre dimension du temps. C'est, autrement dit, un "instant d'éternité". Il faut être, comme le photographe qui déclenche son appareil, à la bonne intersection, entre la survenue de

© Don Wingleter Back - Domaine public



l'imprévisible et la capacité à s'en saisir. Regardez les bois du daim et l'enchevêtrement des fils électriques, son pelage tacheté et les enseignes, ou encore cette ombre de midi sous le corps de l'animal: quelque chose a été attrapé sur le vif. L'irruption de la nature sauvage en ville est de l'ordre de l'événement ou de l'Occasion.

Cependant, je ferais une distinction entre le premier confinement et la période actuelle avec ses couvre-feux et ses restrictions. Lors du premier confinement, avec une météo printanière et le retour des animaux dans les villes, les eaux de la lagune de Venise à nouveau transparentes, il a semblé que les écosystèmes terrestres, parce que nous les soulignons de la pression que nous leur faisons subir, respiraient. Cette seconde phase de la lutte contre la pandémie que nous traversons, hivernale, plus chiche en lumière, plus sinistre, est aussi celle où ce sont les vaccins, les biotechnologies qui représentent la source d'espoir. Le premier moment nous reconduisait à la nature, le second revalorise la science et la technique. En tout cas, l'Occasion est toujours l'instant où un infléchissement de la trajectoire est envisageable pour se soustraire au tranchant du Délai.

Ma conviction est que, si l'on peut avoir un futur, il passera forcément par un nouveau type de symbiose entre la technologie et l'humain, autrement dit par une redéfinition du Progrès. Je rêve ainsi, parfois, d'une métaspirale, qui ne serait pas la jetée dépressive de Smithsonian mais une manière de dilater nos possibles à partir de ce que nous sommes, ici et maintenant. »

© STRAMP